





## QUE RESTE-T-IL DE NOS VINGT ANS ?

ROLAND FORGUES\*

*Universidad de Pau, Francia*

Sur la route de la Bourgogne où ils se rendent en voiture, Aladin et Marleine écoutent France Inter. Il viennent de quitter Carbouès qui a repris son cours normal, excepté les visites quo-

---

\* Peruanista y latinoamericanista francés. Profesor de las universidades de Grenoble y de Pau (Francia), es autor de más de treinta libros de ensayos y entrevistas sobre el Perú y América Latina. Profesor honorario de las universidades peruanas de San Marcos de Lima y Pedro Ruiz Gallo de Lambayeque, y Doctor Honoris Causa de la Universidad Ricardo Palma de Lima. Miembro correspondiente y honorario de varias instituciones e institutos de investigaciones peruanos y extranjeros, entre los cuales: Instituto Raúl Porras Barrenechea, Instituto Ricardo Palma, Escuela Nacional Superior de folklore José María Arguedas de Lima (Perú), Instituto Literario y Cultural Hispánico de Westminster (USA), Society of Lebanon Valley College (USA). Entre sus publicaciones más recientes destacan: *¡Fabuloso Perú!* (Lima, 2018) *La voz de los orígenes* (Lima, 2016) *La danza de los duendes* (Lima, 2013), *Palabra viva* (4 tomos, Lima 2011). *Vargas Llosa, Ética y creación* (Lima, 2009), *Gregorio Martínez, danzante de tijeras* (Lima 2009), *Cantar del golondrino* (Lima, 2007), *Libro de los manantiales* (Lima, 2006), *Plumas de Afrodita* (Lima, 2004), *La corte de los milagros* (Lima, 2001), dos novelas y un relato escritos en francés *Ithaque est mon chemin* (Paris, 2014), *Touche pas à mon rêve* (Paris, 2015) “Fabuleux Pérou!” (Paris, 2017) traducido al español (Lima 2018) y una novela escrita en español *Aventureros de la quimera* (Ed. Planeta, Lima 2018).

tidiennes d'étrangers venant visiter le « Musée de la Mémoire » et se faire photographier sur la tombe de l'Africain et celle de Flore, devant la grange de Marinette, dans le pré de la Coucut, devant la moulin de la Meunière, et même couchés sur la banquette arrière du car de Cantagoï.

C'est aujourd'hui le mercredi 17 mai, jour de l'investiture de Jacques Chirac nouveau Président de la République, élu il y a dix jours. La voix d'Yvan Levaï rappelle dans sa revue de presse la longue et douloureuse maladie que François Mitterrand avait cachée aux français, comme il leur avait caché l'existence d'une fille, née hors mariage d'une amante que tous les journalistes connaissaient mais dont aucun n'avait jamais osé révéler l'existence hormis dans quelques cercles très restreints. Et le journaliste de rappeler également le bref bilan des deux septennats de celui que l'on avait familièrement surnommé « Tonton ».

Peu importe se dit Aladin que Tonton nous ait caché l'existence de sa fille y compris en mettant sur pied un système d'écoutes téléphoniques illégales et d'espionnage de certains journalistes et de quelques personnalités trop bavards dans les dîners en ville. On dit même qu'il en aurait profité pour connaître les faits et gestes d'une bien belle actrice dont il était secrètement épris. Peu importe qu'il nous ait caché les misères de son corps, les petits secrets de son coeur, ses escapades sentimentales et ses peines d'amour. Tout cela lui appartient et ne nous concerne pas directement, hormis que le mélange des genres a ouvert une première brèche dans la tradition française de stricte séparation de la vie privée et de la vie publique et donné lieu à des mensonges qui en ont fait des affaires d'État. Et cela nous ne pouvons l'ignorer en tant que citoyens.

Pourquoi Tonton a-t-il décidé de nous donner régulièrement des nouvelles de son état de santé, toujours excellent évidemment, alors que personne ne le lui demandait? Pourquoi a-t-il éprouvé le besoin de faire surveiller des journalistes pour préserver un secret qui était pour bon nombre d'entre eux un secret de polichinelle qu'en bons petits soldats gardant les allées du pouvoir ou les lignes de l'adversaire, ils n'étaient nullement disposés à partager avec leurs lecteurs, leurs auditeurs ou leurs téléspectateurs ? Ils étaient comme ça les journalistes gravitant autour du monde politique: des courtisans et des fidèles serviteurs du roi.

Autant de questions qu'Aladin se posait et qui restaient sans réponse. Pourvu qu'il ne nous ait pas caché des choses beaucoup plus graves nous concernant tous plus directement. On évoque, ici et là la décoration recue du Gouvernement de Vichy et ses relations avec René Bousquet le Secrétaire Général de la Police sous Laval et l'artisan de la rafle du Vel d'Hiv, la plus grande rafle de juifs jamais réalisée en France, des relations qui s'étaient prolongées durant même ses années de présidence. Aladin savait depuis le temps qu'il avait passé sur les barricades de mai que Tonton n'avait pas toujours été très clair dans ses engagements politiques, notamment pendant la guerre d'Algérie, ce que les « enragés » lui reprochaient, certains même n'hésitant pas dans leurs tracts à le qualifier de « traître à la classe ouvrière ». Mais il aurait été bien loin de penser qu'il ait pu jouer lui aussi dans le camp de collabos et surtout continuer à maintenir des relations avec certains d'entre eux, comme le chef de la milice, après être passé pourtant par la résistance contre l'occupant nazi et son arrivée à la présidence de la république.

Depuis toujours, Aladin reconnaissait à tout individu le droit au changement, et il n'était pas outré, à l'inverse de cer-

tains de ses amis, que Tonton ait reçu la décoration de la « Francisque », qu'il ait pu être du « mauvais côté » de l'histoire dans sa jeunesse, puisqu'il était passé rapidement du « bon côté » en s'engageant dans la résistance contre l'occupant allemand. Mais ce qu'il ne pouvait comprendre et qui l'indignait c'est qu'il ait joué un double jeu jusqu'à sa mort et trompé tant de monde.

Il sentait la colère monter sourdement en lui, alimentée par le sentiment d'avoir cru et d'avoir été trahi, de s'être laissé prendre au piège du mensonge plus encore que par le contenu du mensonge qui, somme toute, était monnaie courante dans le monde politique. Il ne cessait de se répéter intérieurement: « Pauvre con, tu t'es laissé posséder, tu t'es laissé baiser comme un bleu! » Il retournait à présent contre lui-même la rage de ses vingt ans ! Tonton avait sûrement le goût du risque et, comme ces héros du nouveau roman, il se situait souvent à la limite de l'ambiguïté critique entre le bien et le mal, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, s'entourant de gens peu recommandables, y compris dans le premier cercle de ses amis, à cheval entre la corruption et l'honnêteté, la loyauté et la trahison, et parfois, comme ce fut le cas de l'un de ses ministres, plus proche de la voyouterie que de la citoyenneté.

L'ambition démesurée et l'affairisme masqué gangrenaient une partie de son entourage. Oui Aladin approuvait le bilan positif que faisait le journaliste des deux septennats de Tonton. Oui il y avait eu de grands changements, certainement pas aussi profonds que lui aurait souhaité. L'idée de démocratie participative et de contre pouvoir était certes restée lettre morte. Mais il fallait bien le reconnaître, à son arrivée au pouvoir un grand espoir était né qui lui rappelait un peu celui du mois de mai où il était sur les barricades et qui faisait battre son coeur d'« enragé » à un rythme accéléré.

Et c'est pour cela qu'il avait soutenu sans faille l'action de Tonton. Il lui reconnaissait volontiers le mérite d'avoir nommé une femme premier ministre, pour la première fois dans l'histoire de la République. Mais les vieux crabes étaient sur le rivage guettant la moindre faiblesse pour la manger crue. Dommage s'était toujours dit Aladin! Alors les chiens où étaient-ils ? se demandait-il en pensant à l'émouvant discours que Tonton avait lu lors des obsèques du premier ministre suicidé qui avait succédé à la première ministre. Aladin éprouvait pour elle une grande sympathie, à la mesure du dégoût que lui inspiraient les vieux crabes qui l'avaient dévorée. Certes le cri *Révolution! Révolution!* scandé par les « enragés » lors des manifs pacifiques du mois de mai n'avait rien à voir avec celui lancé sur les barricades de Belleville par les émeutiers de la Commune de Paris massacrés par les Versaillais, mais il avait au moins servi à réveiller quelques consciences endormies, anesthésiées par une société de consommation débridée dans laquelle l'abondance réactualisait chez les plus pauvres le supplice de Tantale.

Durant ses quatorze ans de pouvoir, bien des idées défendues par les « enragés » avaient fait leur chemin, même si le monde politique lui, n'avait guère changé. Les vieux crabes étaient toujours là dans un combat permanent avec les jeunes crabes qui auraient bien voulu les dévorer pour les remplacer. De temps en temps on trouvait sur le rivage quelques crabes morts de maladie ou de vieillesse empestant les lieux. Les cadavres et leur odeur nauséabonde laissaient les jeunes crabes indifférents. Plus besoin de les dévorer puisqu'ils étaient morts! Désormais le rivage leur appartenait! C'était bien là l'essentiel. Ils étaient les maîtres des lieux, et ils n'étaient pas près de les quitter!

Si les noms des principales stars de mai ont vite disparu après la fin des événements, hormis celle de « Dany-le-Rouge »,

qui a gardé sa verve habituelle. Toujours prompt à saisir un micro ou à plastronner devant les caméras de télévision pour donner des leçons de morale au monde entier, comme dans ses années de jeunesse. Mais aujourd'hui il n'a plus grand chose de «rouge», le tonitruant leader de mai, bien qu'il garde le verbe haut.

Reconverti à l'écologie politique qu'il manipule avec l'habileté diabolique d'un vieux «soixante-huitard » rompu à tous les rouages de la parole. Même si ses « coups de gueule » ne laissent personne indifférent, il parle trop Dany l'Écolo! Trop pour qu'on prenne en compte ce qu'il dit, hormis dans le cercle de ses affidés. Même lorsqu'il agite de bonnes idées, et il n'en manque pas le nouveau pro de la Politique ! Parfois on a envie de lui dire avec ses propres mots apostrophant un adversaire au Parlement de Bruxelles: *Ta gueule !* Tout en lui rappelant le slogan: *Baise et ferme-la!* qui figurait en bonne place sur les murs de l'Université de Nanterre où il avait fondé avec quelques camarades aussi grandes gueules que lui le « Mouvement du 22 mars », à côté de cette sage recommandation: *La liberté c'est le droit au silence*, inscrite à l'entrée du grand amphithéâtre sans doute par un jeune philosophe en herbe.

Beaucoup de ceux que l'on appelait aujourd'hui les «soixante-huitards» avaient fait, eux aussi, leur chemin et occupaient des postes clés. Tournez vos regards vers l'administration, vers les médias: presse, radio, télévision, vers l'enseignement, la culture, l'édition et le spectacle, et même vers quelques grands groupes industriels. Ne reconnaissez-vous personne?

Mais surtout ils avaient envahi le monde du journalisme et celui de la politique qui avaient été la principale cible de leurs attaques de jeunesse! Deux mondes dont la connivence de

plus en plus marquée, pratiquant la même langue de bois et un cynisme identique, témoignait d'un curieux dysfonctionnement du système démocratique dont ils s'autoproclamaient défenseurs patentés. Plus démocrate que moi tu meurs! *Mon cul!* Ils avaient senti l'odeur du regain et avaient craqué devant l'herbe tendre. Un article par-ci une photo par-là, un entretien radio-phonique par-ci une interview télévisée par-là, un hommage par-ci un cirage de pompes par-là. Contre une réception par-ci un gueuleton par-là, un passe-droit par-ci une faveur par-là, un ruban par-ci une médaille par-là. Et le tour était joué! Paris valait bien une messe, n'est-ce pas?

Seule une poignée de chroniqueurs, de dessinateurs et de caricaturistes de la presse satirique et humoristique : *Charlie Hebdo*, *Le Canard Enchaîné*, semblaient garder leur indépendance, leur fraîcheur et leur insolence soixante-huitardes. Souviens-toi des dessins provocateurs de Cabu et des coups de gueul rafraîchissants de Cavanna et de sa « Lettre aux culs-bénits », se disait Aladin. Voilà qui me rassure un peu et en même temps ravive mes craintes... Combien en reste-t-il ? Pire encore! Certains, cédant à leur Ego surdimensionné, avaient pris la grosse tête tout en continuant à porter le jean de leurs vingt ans pour donner le change mais avec la sempiternelle et protocolaire cravate de leur fonction, et la veste dépareillée d'un costume trois pièces. Une tête qui sonnait creux comme les cloches fêlées des églises, autant que leur apparente allure décontractée. Et ne parlons pas des transfuges de la presse dite de « gauche » à la presse dite de « droite » ! Ni des présentateurs vedettes des journaux télévisés et autres émissions politiques toujours à la recherche du sensationnalisme et de l'affrontement. Regardez-les comme ils sont droits dans leurs bottes avec leur visage de sainte-nitouche, se regardant du coin de l'oeil dans le miroir de la caméra comme Narcisse dans l'eau de la fontaine!

Ce qu'Aladin trouvait insupportable, c'était l'arrogance, voire la morgue, dont faisaient preuve quelques-uns de ces nouveaux convertis, s'évertuant à jouer les faiseurs de rois et n'aspirant qu'à devenir calife à la place du calife. Ils vivaient dans un monde virtuel coupé des réalités qui n'était certainement pas le monde dont Aladin et ses amis avaient rêvé.

Un monde de fiction dans lequel l'imaginaire tenait lieu de réel. *Marchands de poudre aux yeux, nous ne voulons pas de vos boniments. Retirez-vous du Temple !* Politique et médias : les « copains et les coquins » tenaient toujours le haut du pavé. L'expression utilisée par un ministre de la République pour qualifier quelques-uns de ses propres amis de la droite traditionnelle faisait fureur depuis pas mal de temps déjà. Tout était à recommencer. Pourvu, se disait Aladin, qu'aucun de mes potes ne soit devenu ainsi: *Vous me feriez vieillir!* Tonton, le rusé, avait donné l'exemple de la parfaite récupération politique en faisant son conseiller spécial pour l'Amérique Latine d'un compagnon du Che Guevara le révolutionnaire fétiche des enragés, emprisonné en Bolivie. Un jeune homme de bonne famille, qui après son passage par les allées du pouvoir deviendra très vite un « révolutionnaire de salon » qui passera du dieu assassiné dans le maquis de Bolivie, au dieu ressuscité au palais de l'Élysée.

Encore une fois Aladin reconnaissait à tout un chacun le droit au changement, il revendiquait même le droit à l'erreur pour lui et pour les autres. Mais s'agissait-il vraiment de cela? Après tout, chacun voyait midi à sa porte et le soleil ne se levait jamais à la même heure. Si, au grand désespoir d'Aladin et de ses potes, le chemin parcouru n'était pas celui imaginé dans leurs années de jeunesse, les « soixante-huitards » ne pouvaient en être tenus pour responsables ni blâmables pour autant. À quelque chose malheur est bon! Et c'est ainsi peut-être que

beaucoup d'idées surgies au mois de mai ont pu faire leur bonhomme de chemin, portées par le vent de l'histoire, dans les hautes sphères de la société et dans les allées du Pouvoir. Même si cela n'était le plus souvent qu'une forme d'alibi chez ces nouveaux pharisiens, un prétexte à peine dissimulé pour se donner bonne conscience dans un monde vieillissant: *Cours camarade, le vieux monde est toujours derrière toi*. À commencer par le droit au plaisir, le droit à l'égalité des sexes qui certes étaient encore loin d'être définitivement acquis, mais qui agitaient pas mal de monde, après le droit à la pilule y compris pour les mineures et à l'avortement pour les femmes: *Préservons notre corps. Il est amour et poésie*. Certes, il y avait eu entre temps le manifeste provocateur des 343 salopes. Mais celui-ci aurait-il vu le jour sans les événements de mai ? Aurait-il fait autant de bruit et aurait-il eu les mêmes résultats?

Et puis, il y avait aussi l'apparition de quelque chose de nouveau mais vieux comme le monde! Quelque chose qui remontait sans doute à la nuit des temps, aux origines de l'espèce humaine. Quelque chose qui choquait et faisait hurler une poignée de féministes bien pensantes mais qui enchantait nombre d'autres femmes: les bordels pour femmes se nichant derrière l'enseigne de quelques discothèques, night-clubs et autres bars de nuit, et, plus récemment, les voyages sexuels que certaines dames de la bonne société n'hésitaient pas à effectuer dans des pays étrangers pour aller s'éclater avec un gigolo. Les femmes partageaient désormais ouvertement avec les hommes la jouissance du plus vieux métier du monde; elles n'étaient plus simplement donneuses de plaisir mais aussi receveuses. Il paraît, raconte Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* qu'un bordel pour femmes avait existé naguère à San Francisco. Et, paradoxe des paradoxes, seules le fréquentaient, selon la philosophe féministe, les prostituées «tout amusées de payer au lieu de se faire

payer». Et leurs souteneurs le firent fermer. C'était le monde à l'envers ! Rien d'étonnant à cela! Qu'y a-t-il de mal ? se disait Aladin qui, au-delà d'un simple amusement, voyait dans la fréquentation de ces nouveaux lupanars une recherche de la légitime jouissance. Celle-là même que les prostituées prodiguaient généreusement à leurs clients et ressentaient que très rarement pour elles mêmes. Ce qui aurait été certainement impensable sans la secousse de mai – et Simone de Beauvoir le montre fort bien dans son ouvrage paru dans les années cinquante – c'est qu'aujourd'hui ces femmes-là ne s'en cachaient pas. Elles assumaient ouvertement leurs fantasmes sexuels.

En témoignaient des reportages récents présentés par plusieurs chaînes de télévision, notamment sur des pays d'Amérique du Sud et d'Afrique où quelques dames, plutôt fortunées il est vrai, allaient rechercher le plaisir des sens auprès de jeunes et séduisants autochtones. Tant pis pour cette partie des nouvelles féministes ultras, une infime mais active minorité, dont l'orthodoxie du credo s'apparente à celui d'une secte. Elles ont raison de s'en prendre à la détestable institution de la prostitution avec ses maquereaux et ses maquereilles qu'il faut combattre et briser.

Mais est-il raisonnable, ou plus simplement humain, de faire de la jouissance un délit ou pire encore un crime ? Les chiennes aboient mais la caravane passe, se disait Aladin qui revoyait Cloclo, assise sur le canapé du « Rendez-vous des Bourguignons et des Bigourdans », pester contre quelques féministes « enragées » qui affirmaient que les femmes pouvaient se passer des hommes confondant la lutte contre le machisme avec la lutte contre le sexe opposé, singeant parfois outrancièrement l'attitude des machos dans leur façon d'être et de se conduire, y compris dans leur façon de s'habiller avec costard rayé trois

pièces, chemise blanche de cérémonie, cravate à l'énorme noeud de gigolo, et canotier ou borsalino.

Le chœur des filles se mettait alors à chanter avec Clo-clo « Les filles de la Rochelle », tandis que nous les garçons les écoutions avec un plaisir non dissimulé, nous contentant de reprendre le léger refrain qui éveillait en nous les fantasmes érotiques et nous menait au pays du rêve portés par le vent fripon que nous sentions s'engouffrer dans les poches de nos pantalons pour aller doucement caresser nos organes génitaux : *Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent : Sont les filles de La Rochelle / qu'ont armé un bâtiment / elles ont la cuisse légère / et le reste à l'avenant / et le reste à l'avenant. Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent. Sont parties aux Amériques / un matin, la voile au vent / ont choisi pour capitaine / une fille de quinze ans / une fille de quinze ans. Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent. / Nous n'avons pas besoin d'hommes / disaient-elles à tout venant / mais au bout de six semaines / nous avions le cul brûlant / nous avions le cul brûlant. Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent. Un beau soir une frégate apparut sur l'océan / pleine de jolis pirates / de beaux gars appétissants / de beaux gars appétissants. Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent. Elles allèrent à l'abordage / à coups de sabre et à coups de dents / elles y prirent l'avantage / et ramenèrent les galants / et ramenèrent les galants. Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent. Et sous la lune jolie / étendues sans vêtements / elles ont écarté les cuisses / nues sur le gaillard d'avant / nues sur le gaillard d'avant. Ah! la feuille s'envole au vent. Ont baisé à perdre haleine / jusqu'au clair soleil levant / et c'était la capitaine / qui menait le mouvement / qui menait le mouvement. Ah! la feuille s'envole s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent. Le lendemain le beau navire / repartit vers le couchant / et les filles de La Rochelle / le cul frais allions chantant*

*/ le cul frais allions chantant. Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent. J'ai perdu mon pucelage / au milieu de l'Océan / il est parti vent arrière / reviendra en louvoyant. Ah! la feuille s'envole, s'envole / Ah! la feuille s'envole au vent.*

Même la masturbation n'était plus tout à fait taboue puisqu'elle avait trouvé sa légitimité et sa vertu dans le don de sperme.

Carbouès n'avait pas échappé aux grands ouleversements apportés par les événements de mai. Plus personne aujourd'hui ne considérait l'homosexualité comme une «maladie honteuse». Emeline et Clotilde pouvaient s'adonner à leurs jeux favoris sans se cacher dans la vieille maison de chez Loubat. Macouille et Mariolle pouvaient se frotter les castagnettes sans se rendre à la Cabane des Amoureux. Bien que Macouille soit encore obligé de se cacher quand il allait retrouver le Pélut, le hippy chevelu, dans sa grange au milieu des chèvres. Mais ça c'était une autre histoire! Les Carbouès ne lui pardonnaient pas d'avoir introduit des chèvres dans la vie des villageois. Le Grand Ronchon après la mort de Flore était venu à bout de sa névrose soignée de main de maître par le docteur Benjamin. Il avait vaincu sa timidité avec les femmes et même sauté le pas en se rendant l'année suivante à la première « foire aux célibataires » organisée à l'Ayguette, un village reculé des Baronnies, au fin fond d'une vallée profone. Un village qui, il n'y a pas si longtemps revendiquait le titre de capitale des Baronnies, mais aujourd'hui avait du mal à marier, comme Carbouès et bien d'autres villages de France et de Navarre ses paysans célibataires. Il en était revenu avec une femme venue de Bretagne qui n'avait pas froid aux yeux et qu'il avait épousée. Désormais il vivait apaisé.

Ne pouvant se résigner à l'exode rural qui dépeuplait le village et laissait seuls les quelques ruraux ayant décidé de continuer à vivre au pays, coûte que coûte, malgré le départ des filles à la ville, l'Ayguette avait eu l'idée d'organiser une «foire aux élibataires» afin que les vieux garçons puissent enfin partager avec une compagne les longues soirées d'hiver au coin du feu.

Quand l'idée est lancée d'organiser une foire d'un nouveau style, où l'on ne marchanderait pas taureaux et vaches, chevaux et juments, ânes et ânesses, mulets et bardots, moutons et brebis, chèvres et boucs, et tous les animaux élevés sur les plateaux et les hauteurs des Pyrénées et qui font l'orgueil des habitants des lieux, mais des femmes et des hommes célibataires, les langues habituellement peu loquaces commencent à se délier. Les unes sceptiques les autres enthousiastes. Les unes pour, les autres contre. Comment pouvait-on rabaisser les humains au rang d'animaux? Comment pouvait-on choisir une épouse ou un mari sur un champ de foire, comme on achète un taurillon ou une génisse, un agneau ou un cabri? disaient les uns. Comment rencontrer la chaleur d'une femme dans ces terres froides et abandonnées de Dieu et du gouvernement? répliquaient les autres qui n'avaient cure de ce que pouvaient dire les bien-pensants. *Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse*, disaient-ils déjà en passant lentement la langue sur leurs lèvres comme s'ils savouraient à l'avance le plaisir de la friandise.

Le fait est que pour la première fois tout le monde se sentait concerné. Il y avait bien longtemps que les villages et les bourgs environnants n'avaient pas connu pareille effervescence, pareille animation, pareil commérage. Tandis que les curés des villages voisins satanisaient en chaire et chez les paroissiennes et les paroissiens cette initiative des «rouges», les maires ceints de leur écharpe tricolore célébraient dans les réunions du Conseil

Municipal et les manifestations publiques la renaissance de l'esprit républicain revendiquant le droit à la vie et aux plaisirs du corps.

Le curé Taillade, lui, ne désapprouvait pas l'initiative qu'il trouvait être un pis aller dans le mal qui frappait nos campagnes. Et Jean-Marie Cloutou pensait qu'elle serait bénéfique pour de nombreux célibataires qui n'en pouvaient plus de vivre seuls, privés des plaisirs auxquels chacun a droit, mais aussi pour la tranquillité du village et l'harmonie des gens au sein de la communauté. Il espérait qu'il y aurait moins de querelles, moins d'invectives, moins d'adultères et moins d'épouses et de maris cocufiés.

C'est ainsi que le jour de Pentecôte, profitant de la magnifique journée ensoleillée de ce début juin, les esprits s'éveillent. À plus de vingt kilomètres à la ronde les routes goudronnées menant à l'Ayguette sont bloquées par des files longues et ininterrompues de voitures venant de toute la France et même de l'étranger, klaxonnant pour annoncer leur arrivée, décorées de fleurs ou de dessins érotiques, et chargées de magnifiques spécimens humains, surtout femelles, venus se marchander sur le champ de foire. Les anciens chemins empierrés, les sentiers de terre hors d'usage renaissent soudainement à la vie avec le bruit des tracteurs n'ayant pu s'engager dans les chemins goudronnés. Les plus fûtés des villageois sortent leurs ânesses et leurs mulets pour mener, par des sentiers de traverses seulement connus d'eux, ceux qui se sentent excités par la friandise qui les attend à l'Ayguette au milieu de cette chaleur printanière du mois de juin.

Aucune élection de Miss Monde, se souviennent avec fierté les habitants du lieu, n'a connu une telle affluence comme

cet événement inédit de ce début juin. Dans lequel les yeux ravis des présents peuvent voir sur le podium de l'inauguration le strip-tease excitant de Miss France, seulement vêtue d'une culotte transparente en dentelle blanche. À ce singulier rituel de l'accouplement humain participe une marée humaine venue de tous les coins de France et de quelques pays frontaliers. Il y avait même tout un contingent de filles aragonaises en coiffe traditionnelle qui semblaient tout droit échappées d'un couvent de carmélites. Elles étaient là comme une irrésistible tentation au péché de luxure. Au fur et à mesure qu'arrivent filles et garçons célibataires – mais aussi quelques hommes et quelques femmes mariés qui discrètement se font passer pour célibataires – chacun reçoit un billet sur lequel sont inscrits son nom et un numéro, à côté d'un deuxième numéro pris au hasard dans un chapeau de tirage au sort qui doit être la compagne ou le compagnon de la soirée. Homme et femme, théoriquement réunis par le numéro attribué doivent se chercher au milieu de la foule et ainsi devenir un couple pour un soir, une semaine, un mois, une année, ou pour toute la vie, comme espèrent les plus optimistes.

Mais la foire ne justifierait pas son nom de « foire » si elle ne débutait pas par un jeu public dans lequel participent mâles et femelles pour constituer le couple fétiche de la soirée. genévriers sauvages coupés sur les hauteurs des montagnes, dressé au centre de la place on fait monter une jeune fille, choisie parmi les plus belles et les mieux dotées des concurrentes. L'animateur improvisé, un vieux garçon du cru choisi pour sa gouaille de camelot, lui bande les yeux et lui demande de se prêter au jeu du marchandage. Elle doit accomplir une série d'exercices rituels : mesurer la grosseur des mollets des prétendants présentés avec leur numéro, les jambes des pantalons retroussées jusqu'aux genoux, palper leurs biceps, vérifier la douceur ou la

rugosité de leurs mains, dessus dessous, mesurer leurs poignets, leur tour de cou et leur tour de poitrine, toucher leurs cheveux ou constater leur calvitie, caresser leur front, le nez, la bouche, le menton. Tandis que l'animateur vedette lance quelques propos grivois en langue occitane variant à l'envie, comme dans un théâtre, l'intonation des *diou bibant*, des *hildeputa* et des *macaré-ou*, admiratifs ou au contraire désabusés, avec lequel il ponctue chacune de ses remarques et de ses mimiques, les mains de la jeune fille se glissent ensuite lentement vers les parties génitales du garçon qu'elle serre fortement entre ses doigts, comme fait le maquignon qui veut vérifier les qualités reproductrices du futur taureau ou du futur étalon ou du futur bélier. Le rituel accompli, la belle aux yeux bandés annonce un numéro en disant : c'est lui que je choisis. Evidemment quand l'animateur lui retire le bandeau, le sourire de la fille n'est pas forcément de contentement. Mais, elle joue le jeu et se résigne à accepter pour compagnon celui que le sort lui a désigné, même si ce n'est que pour une seule nuit. Et elle lui donne sur-le-champ le baiser de l'araignée.

L'animateur tend alors au couple fétiche dans une assiette en buis du pays quelques baies de genièvre que fille et garçon doivent croquer malgré leur goût amer pour stimuler leurs ardeurs amoureuses car la baie de genièvre est tenue dans nos contrées pour le meilleur des aphrodisiaques. Le genièvre, arbuste au feuillage persistant et légèrement piquant qui pousse en abondance sur les hauteurs de nos montagnes, dans nos bois et sur nos landes, est réputé être un stimulant de la circulation sanguine, aussi efficace que l'ortie selon le docteur Benjamin. La croyance veut qu'il dope le désir érotique. C'est pourquoi on l'utilise partout dans les fêtes de village pour entourer le podium des musiciens contre lequel viennent se frotter les danseurs enlacés dans les slows langoureux sur la musique des bandonéons et des guitares. Les vertus de l'arbuste sont concentrées dans le fruit,

largement utilisé dans la cuisine de nos campagnes. Toutes les cuisinières te le diront, jamais elles n'omettent d'ajouter à la soupe du soir quelques baies de genièvre pour maintenir en éveil le désir sexuel de leur mari.

À tous les autres participants masculins, tant qu'ils n'ont pas trouvé la compagne du tirage au sort, il ne leur reste qu'à regarder avec des yeux d'envie les inaccessibles danseuses à demi nues qui se succèdent sur le podium, exécutant au rythme alterné, lent et rapide, de l'accordéon et du tambour, la danse de l'amour.

Les lampions éteints, à l'heure du bilan; chaque participant rentre tranquillement chez lui tandis que la rumeur publique propage déjà la nouvelle qu'en cette nuit de foire plusieurs couples se sont formés qui demanderont prochainement à Monsieur le Maire de légaliser leur union. C'est ainsi que le Grand Ronchon est revenu tout guilleret, tenant par la main sa compagne bretonne, grande et frisée, vêtue d'une marinière et d'un pantalon de corsaire lui donnant un air de pirate des mers égaré dans les montagnes de Bigorre. Et c'est ainsi que Jean-Marie Cloutou les a mariés peu de temps après. Et que le Grand Ronchon n'a jamais plus été épier personne. Quand il se rend à la Cabane des Amoureux c'est avec sa bretonne de femme pour y maintenir vive, dit-il, la flamme de l'amour qu'il n'a jamais connue dans sa jeunesse si ce n'est à travers ses yeux de voyeur.

Les touristes incrédules pensent qu'il s'agit d'un simple jeu. Mais non! disent les villageois avec un regard complice, c'est ainsi que se marient les gens dans notre terre de Bigorre. C'est ainsi que se défoulent, laissant libre cours à leur fantasmes, les paysans du coin, qui ne peuvent rien marchander, car il n'y a

plus rien à marchander dans cette terre recouverte par la neige en hiver, grillée par le soleil en été, balayée par le vent et la pluie en automne, malmenée par les grêlons au printemps, dans laquelle Dieu n'est jamais venu, et seul le Diable a oublié sa fourche.

Quoi qu'il en soit, la foire a laissé des traces. Voyageur, si tu passes par cette terre des Baronnie, n'oublie pas de rendre une petite visite à l'Ayguette. Là tu verras sans doute comme inoubliable souvenir de cette « foire aux célibataires » qu'une jeune, jolie et provocante belle de nuit aux cheveux roux exotiques, portant des socquettes vertes dans des escarpins rouges, en minijupe jaune intentionnellement retroussée jusqu'à mi-cuisse comme une invitation à l'amour, avec son rouge à lèvres écarlate et son rimmel, t'accueillera souriante à l'entrée du village. C'est le vestige d'un concours d'épouvantails que l'Ayguette a organisé l'été dernier qui montre bien que lorsqu'un village ne veut pas mourir il développe parfois des formes insoupçonnées de survivance. Tu verras aussi sur le trottoir d'en face une vieille femme centenaire, petite, courbée, presque pliée en deux, vêtue de noir, avec un foulard recouvrant sa nuque et descendant jusqu'à la ceinture, tenant à sa main gauche un panier en noisetier et un bâton de buis, ces matériaux naturels nobles qui ont fait pendant des siècles la renommée des Baronnie en France et en Europe. Cette gardienne de la tradition pointe de l'index accusateur de sa main droite la créature tentatrice, venue d'un autre monde, comme pour mettre en garde avec son visage affligé contre les effets démoniaques et vénaux de la civilisation moderne, contre le mirage du septième ciel souvent entreaperçu mais rarement atteint. Tout ça aussi, pense Aladin, c'est au mois de mai qu'on le doit. Mai n'a pas seulement libéré le corps de la femme mais aussi son esprit: *Je suis belle, je fais l'amour et je parle.*

Durant ses vingt-sept années de réflexion sur les événements de mai, Aladin avait eu tout loisir de lire et relire *Eros et civilisation* de Marcuse qu'il avait découvert, fraîchement traduit en français, lors de sa première année de fac à Toulouse, en même temps que Trotski et Bakounine, et dont il avait souligné à l'époque plusieurs passages qui aujourd'hui prenaient une coloration nouvelle. Dès le début la brillante interprétation de Freud que fait Marcuse dans son ouvrage avait profondément marqué Aladin, et elle avait été sans doute l'un des moteurs inconscients de son action sur les barricades dijonnaises où il luttait avec ses potes davantage pour une véritable « révolution des moeurs » que pour une « révolution sociale » immédiate que les « enragés » issus des groupes gauchistes, anarchistes, trotskistes et maoïstes réclamaient à cor et à cri. Sachant que pour lui l'une n'allait pas sans l'autre.

Il n'était pas question pour Aladin de mettre la charrue avant les boeufs en voulant faire la « révolution sociale » à tout prix avant la « révolution des moeurs ». Parfois même contre elle! N'était-il pas choquant de constater, s'irritait Aladin, que dans le pays de la Révolution d'Octobre dans les pays satellites de l'Union Soviétique l'homosexualité était considérée comme une et pénalement punie comme un crime! Même Cuba, l'un des pays au monde sans doute le plus libre sexuellement parlant, n'échappait pas à la critique de ce point de vue. Malheureusement, le statut juridique égalitaire des individus était souvent contredit par le poids de la tradition et la persistance des préjugés. Aladin avait pu le constater lui-même lors de plusieurs voyages dans l'île.

Marcuse a raison d'affirmer que le remplacement du « principe de plaisir » par le « principe de réalité » est le grand événe-

ment traumatique du développement de l'homme aussi bien au niveau du développement de l'espèce qu'à celui de l'individu.

Il a encore raison de croire que le «principe de réalité» n'est jamais définitivement acquis et qu'il est continuellement battu en brèche par le « principe de plaisir ». Cependant si le triomphe du «principe de plaisir» n'est jamais complet ni jamais sûr, l'inconscient conserve toujours les objectifs du plaisir déchu. Et c'est dans le rêve que ces objectifs se rappellent à nous.

Le mois de mai, pense Aladin, a sans doute été l'un de nos plus beaux rêves, l'un des plus grands mouvements de libération de notre inconscient individuel et collectif de notre histoire. Ce qui aujourd'hui exaspère Aladin, c'est que dans les hautes fonctions qu'ils occupent certains "soixante-huitards" ont trahi leur idéal et en sont venus à défendre ce contre quoi ils s'étaient si ardemment battus. Ils sont parfois devenus pires que leurs aînés! S'il y a quelque chose qui comme aux plus beaux jours du joli mois de mai, c'est bien le cynisme dont ils font preuve, la plongée dans le marigot du conservatisme et de l'égoïsme d'une pensée qui se voulait révolutionnaire et généreuse. C'est vrai que l'histoire nous enseigne que les révolutions ont souvent été liquidées par ceux-là mêmes qui prétendaient les sauver. Combien de dictatures n'a-t-on pas vu surgir, ici et là, après les prises du pouvoir faites au nom de la liberté? Combien de malheurs n'ont-ils pas succédé aux promesses de bonheur ? Combien, combien? Qu'en penses-tu, Cloclo, toi la prof d'Histoire Géo?

Malgré la déception d'une élection présidentielle qui ramène au pouvoir la droite la plus ringarde, aujourd'hui est un jour de fête pour Aladin et Marleine, car ils s'en vont retrouver leurs amis du mois de mai et célébrer avec eux le vingt-septième anniversaire de leur rencontre sur les barricades dijonnaises et

dans la cave meurisaltienne du Marcel. Le Marcel, emporté par la maladie sournoise d'un cancer que le Meursault Perrières n'a malheureusement pas pu guérir, ne pourra plus nous accueillir en nous donnant sa chaleureuse accolade et en nous distribuant ses tranches de jambon salé et séché, macéré dans la lie de Bourgogne rouge. Mais il y aura la Paulette qui, toujours bon pied bon oeil et son éternel sourire aux lèvres, nous apportera comme dans le bon vieux temps sa cancoillotte tiède pour accompagner la dégustation, et puis embrassera Aladin en lui disant: "Prends bien soin de toi mon petit. Toi, je t'aime bien, comme mon Gégé".

Ils sont tous là, excepté le Sieur de Ménigoute disparu en pleine force de l'âge, emporté à son tour par un cancer foudroyant que le Pommard, lui non plus, malgré ses vertus salutaires, n'avait pu prévenir, laissant une ancienne épouse déboussolée et trois jeunes enfants profondément perturbés. À son enterrement nous avons chanté son air préféré «La digue du cul» en buvant la belle collection de Pommard qu'il avait léguée par testament à ses amis du «Rendez-vous des Bourguignons et des Bigourdans» pour qu'ils l'accompagnent gaiement à sa dernière demeure.

Ils sont tous là, autour du tonneau «Gevrey-Chambertin Hospices de Beaune 1947» rapatrié dans la cave par Gégé après les événements de mai. Gégé y tient beaucoup à ce tonneau. C'est la cuvée achetée par le Marcel dans la vente des Hospices de Beaune pour célébrer la naissance de son fils en se disant qu'il allait en faire le plus célèbre des oenologues. Et il avait raison le Marcel ! Gégé était bien aujourd'hui pour nous tous le plus célèbre des oenologues. Et surtout le plus paillards des sybarites, qui, lors des dégustations, ne se contente pas de cracher son vin dans le crachoir prévu à cet effet mais le laisse passer sur

son palais et glisser doucement dans son gosier avec une délectation qui se lit sur ses yeux brillants comme Vénus, l'Etoile du Berger que l'on aperçoit à travers la lucarne de la cave.

Sébastien est arrivé, guéri des flèches de Cupidon qui avaient transpercé son corps dans ses années d'étudiant, avec une inconnue qui n'était pas sa chérie de l'IBANA, mais qui lui ressemblait comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau: les mêmes jambes de héron et le cou d'un cygne, les mêmes cheveux noirs, ébouriffés lui donnant un air de chauve-souris sortie tout droit de la célèbre grotte du Mas-d'Azil d'où elle venait, la même voix chantante et rocailleuse des gens du cru qui inspirait instantanément la sympathie. Elle était attrayante, et aussi appétissante que la boîte de chocolat apportée de la fabrique dont il était devenu le PDG, la jolie ariégeoise que Sébastien avait épousée, dans la mairie de son village perdu au fin fond de ses montagnes du Couserans. À leur sortie, les copains leur avaient fait une haie d'honneur avec des boules de pétanque dorées et une quille en guise de cochonnet.

Guillaume et Marbella, la belle camerounaise qui après l'avoir connu ne l'a plus lâché d'une semelle, l'obligeant à une fidélité qui avec le temps avait fini par ne plus lui peser. Mais qu'avait-elle donc de si particulier la belle camerounaise que Guillaume surnommé le Vert-Galant, appelait affectueusement «Ma petite noiraude pour qu'elle arrive à le transformer de la sorte ? Quand on lui posait la question, Guillaume se contentait de sourire. C'est vrai que la fabrique de miel qu'il dirigeait ne lui laissait guère le temps d'aller butiner les fleurs printanières des champs voisins.

Gaël marié à Isabelle qui avait fini par le convaincre de l'épouser. Qui l'eût cru ? Lui qui était un farouche partisan

de l'union libre, avec Idoia, mariée, elle aussi, à Adrien qu'elle avait épousé en épousant la cause de Haïti. Un bel attelage qui militait dans les associations tiersmondistes, tandis que Gaël, retourné dans sa Bretagne natale s'occupait d'éducation bretonne dans les écoles de la région, et son épouse en avait profité pour se mettre au vert. Finies les corvées de standardiste et de secrétaire! Après sa crise de révolte soixante-huitarde, Isabelle était retournée en quelque sorte au confort de la famille bourgeoise connu en Algérie, tandis que Gaël auprès duquel elle était aux petits soins, devenu spécialiste de didactique des langues s'obstinait à vouloir faire du breton la première langue de notre planète! De temps en temps, Gaël allait porter la bonne parole dans des villages et des communautés reculés d'Afrique où il était reçu comme le messie : *Bevet Breizh dizalc'h* par les indigènes qui ne comprenaient rien à ce qu'il disait. Il s'était construit, à l'image de la langue qu'il voulait ressusciter, un monde virtuel, hors de la réalité et du temps dans lequel même les proches et les amis avaient du mal à exister. La rencontre des retrouvailles était vraiment une heureuse exception.

Certes, ils s'étaient tous mariés civilement, ne pouvant aller jusqu'à la concession à leurs familles respectives et à la société bourgeoise du mariage religieux. Mais c'était un premier signe que, malgré leur révolte, ils avaient fini par rentrer dans le rang pour ne pas se voir marginalisés et vivre au banc d'une société que pourtant ils n'appréciaient guère.

Lahoucine et Rachida, devenus plus que jamais pacifistes convaincus, font aussi vie commune. Fidèles à leur origine kabyle, ils rêvent toujours de pouvoir retourner un jour dans leur pays mais voient leur espoir s'éloigner de plus en plus. Boumediene a disparu quelque dix ans après leur exil forcé, mais d'autres tyrans l'ont remplacé et le régime dictatorial est toujours en

place. Dans leur vie d'exilés politiques, la Kabylie occupe toujours la place du paradis perdu, bien que ce paradis n'ait jamais existé pour eux tant qu'ils y ont vécu. Installés depuis plusieurs années déjà dans le Pays Basque, ils ont trouvé chez les habitants des lieux et dans leur langue dont la lointaine origine est commune à la leur, une sérénité qui leur permet non pas d'oublier mais de dépasser l'épreuve du déracinement.

Aladin et Marleine, eux aussi, ont uni leur destinée dans le village de Carbouès où Jean-Marie Cloutou assisté par son adjoint Pierre Furet avait célébré ce jour-là le premier mariage civil de l'histoire du village avec pour témoins le Sieur de Ménigoute et Claudie venue depuis ses lointaines forêts vosgiennes montée sur son âne pompon.

Le Sieur de Ménigoute avait pour l'occasion troqué son nerf de boeuf de véto qui lui allait si bien pour un stylo et un déguisement de notaire où il se sentait comme un clown de Molière. Tu es très bien ainsi lui avait dit Aladin tu apporteras à la cérémonie la note humoristique nécessaire que tu pourras compléter par quelques vocalises libertines dont tu as le secret. Je compte sur toi !

Pour ne pas trop se faire remarquer, pensait-elle, la cavalière qui montait toujours son âne pompon en minijupe avait mis ce jour-là un pantalon et des bottes de cheval qui lui donnaient un air étrange et amusant d'Amazone tombée de sa monture et attendant le chevalier servant qui lui viendra en aide.

En aucune manière Aladin et Marleine n'auraient manqué ce rendez-vous des grandes retrouvailles, après vingt-sept années passées loin les uns des autres. Gégé et Cloclo avaient eu bien du mal à nous réunir tous. Mais, à force de patience

et de persévérance, ils y étaient arrivés! Dieu sait si Cloclo en avait de la persévérance et Gégé de la patience. Nous nous en étions tous rendu compte au «Rendez-vous des Bourguignons et des Bigourdans» où nos réunions étaient parfois houleuses quand il s'agissait de déterminer la marche à suivre dans notre révolte et notre lutte d'«enragés». Fallait-il arracher les pavés et les balancer sur la gueule des flics ou, au contraire, remplir la gourde du bon vin d'Iroulegui et la leur tendre pour les gagner à notre cause ? Convaincus que: *Tout ce qui est discutable est à discuter*, finalement, nous nous retrouvions toujours coincés entre le désir d'utopie et le principe de réalité.

Mais tout allait mieux quand nous nous disions: À ce soir à la réunion de la confrérie. Nous savions que c'était pour y passer davantage une chaude soirée de divertissement qu'une veillée studieuse de réflexion politique et philosophique. Nous n'y parlerions ni de révolution ni de nouvelle société, ni d'art bourgeois ni d'art nouveau, ni de culture populaire ni de culture régionale, ni d'histoire ni de littérature, ni de théorie des ensembles ni de molécules alimentaires, ni d'arrêtés juridiques ni de droits de l'homme, mais d'amour et de poésie.

Cloclo et Gégé, s'étaient mariés l'année suivante des événements de mai dans une drôle de chapelle, où officiait un drôle de prêtre qui en guise de prière leur a fait chanter «Le plaisir des dieux». Dommage que Benjamin et le Moine Troubadour de l'Auberge de l'Écu n'aient pas été là, pense alors Aladin, ils leur auraient donné un sacré coup de main!

Mais le Sieur de Ménigoute n'est pas oublié. Avant même de déguster notre premier verre de Perrières, nous commençons par le Pommard pour lequel le notaire avait un petit faible. Au moment où Gégé s'appête à remplir avec sa précieuse pipette en

cristal, symbolique pénis que le vigneron garde précieusement dans un écrin en bois, plongée dans le tonneau, nous entonnons sa chanson préférée. «La digue du cul», les filles imitant les cris aigus qu'il poussait à chaque reprise de refrain : *Lève la jambe, voilà que ça rentre / lève la cuisse, cuisse, cuisse / voilà que ça glisse / lève la jambe, voilà que ça rentre / lève la cuisse, cuisse, cuisse / voilà que ça glisse / oh, hisse !*

C'est vrai que le vin que nous nous apprêtons à savourer, comme nous le faisons avec notre pote futur notaire, en a de la jambe, de la cuisse et de la queue, comme il aimait à dire avec les mots utilisés par les vieux vigneron bourgeois pour qui déguster le vin c'était faire l'amour! *Qui sait boire sait aimer. Qui sait aimer sait boire*, répétaient-ils souvent en reprenant un vieux dicton transmis de génération en génération par leurs ancêtres.

La magnifique robe du Pommard d'un rouge légèrement foncé que Gégé verse dans nos verres laisse entrevoir les plaisirs cachés de la friandise olfactive, gustative et jouissive, et nous espérons tous lui trouver, une longue, très longue queue, à la mesure de nos fantasmes toujours en éveil et de nos ardeurs renouvelées à peine franchie la porte de la cave.

Sieur de Ménigoute, tu es toujours parmi nous, et nous levons notre verre, joyeux Sultan des nuits chaudes bourguignonnes, à ton plaisir là-haut dans ton nouveau harem qui doit remplacer sans doute bien avantageusement celui de la Rue de l'Égalité ! Les drôlesses ne doivent pas t'y manquer!

Mais une chose nous surprend tous. Aucun de nous n'a vraiment changé. Pas la moindre trace du passage du temps et des années. Hormis quelques kilos en plus! Quelques difficultés à boucler la ceinture de nos pantalons ou à fermer les crochets

des jupes! Quelques rides sur les visages! Quelques cheveux gris ou en moins pour les garçons! Et quelques changements de couleurs pour les cheveux de ces dames qui continuent à cultiver leur pouvoir de séduction et leur coquetterie de femmes de leurs vingt ans. Quelques courbatures au bas de notre dos et quelques malencontreuses sciatiques. À part ça, rien n'a changé, mesdames et messieurs les « soixante-huitards »!

Pas le moindre indice d'une défaillance dans la défense de notre utopie. Hormis quelques adoucissements de nos slogans ! Quelques bémols mis à notre engagement ! Quelques petites concessions à la société bourgeoise comme le mariage civil! Hormis aussi quelques oublis de nos généreuses revendications : *À travail égal salaire égal*, voire même: *Le salaire unique pour tous les travailleurs* qu'ils soient *manuels ou intellectuels* ! Quelques accommodements avec *l'alternance entre les activités du corps et celles de l'esprit* qui nous séduisait tant dans la Révolution Cubaine.

Nous l'appelions de nos vœux cette alternance. Que diable n'est-elle venue! Nous n'aurions plus besoin de la singer aujourd'hui dans l'achat du matériel de bricolage dernier cri qui ne sera jamais utilisé pour les intellos s'évertuant à jouer les prolos, et l'acquisition du dernier Goncourt qui ne sera jamais lu pour les prolos voulant se faire passer pour des intellos! Ah, apparence, apparence quand tu nous tiens! Ce qui compte c'est bien moins la réalité que l'illusion de la réalité. Nous avons eu beau courir de toutes nos forces vers le futur, le vieux monde n'a pas manqué de nous rattraper.

Mais une chose reste, elle, comme marqueur indélébile de notre utopie : la célébration de l'amour, notre penchant épicu-

rien et notre esprit de liberté : *Il est interdit d'interdire. Jouissons ici et maintenant.*

Ces slogans sont illusoires et appartiennent au passé, me dis-tu. Et pourquoi donc ? Qui a-t-il de si illusoire à vouloir : *Vivre sans temps mort et jouir sans entraves*, comme nous réclamions au plus fort de notre révolte ? N'est-ce pas cela aussi ce que toi et tes copains recherchez aujourd'hui en naviguant constamment sur la toile d'Internet ? Et je ne parle pas seulement des sites de rencontres qui vous proposent l'amour et la jouissance à distance !

Nous, nous voulions du concret ! Il n'était pas question pour nous de laisser de côté le toucher, le plus jouissif des cinq sens d'Eros, ni la dimension charnelle de la relation érotique qui, grâce à la fusion harmonieuse des corps, donne à l'acte d'amour toute sa plénitude. Au diable ta société aseptisée qui ne s'éclate que sur Internet ! Crois-moi, fiston, pas d'avantage hier qu'aujourd'hui, jamais nous ne nous sommes laissés bernier par ceux qui prétendent nous imposer leur conception de la vie et du bonheur. Par tous ces rabat-joie et ces esprits bougons qui nous disent en permanence avec leur gueule enfarinée et leur bouche de travers comme s'ils se faisaient secrètement violence à eux-mêmes : ne fais pas ci ne fais pas ça ; ne mange pas ci ne mange pas ça ; ne bois pas ci ne bois pas ça ; ne chante pas ci ne chante pas ça ; ne crois pas ci ne crois pas ça. Et que sais-je encore ?

S'ils osaient, ils nous diraient aussi : ne baise pas ci ne baise pas ça ! *Vieux grincheux, vous nous faites gerber, vous vivrez peut être plus longtemps mais jusqu'à la fin de vos jours vous resterez frustrés de n'avoir pas su vous éclater. Nous on veut vivre, conquérir l'impossible, mettre pleinement à profit le temps qui passe et qui nous est compté.* Mais ils n'osent pas tous ces candidats clandestins à

l'envie d'en faire autant comme les «gens honnêtes» de Brassens face aux jeunes amoureux se bécotant sur les bancs publics. Car ils connaissent notre réponse qui trône encore fièrement sur les murs de bien des universités comme inaltérable vestige d'un passé toujours présent: *Révolte-toi et jouis*. La gourmandise et la luxure ne sont des péchés que pour ceux qui ne peuvent les pratiquer! Qu'en penses-tu, fiston ?

À tous ceux-là qui veulent nous priver du plaisir de jouir et de profiter de la vie comme nous l'entendons, avec Rabelais, le moine libertin fondateur de l'Abbaye de Thélème, nous, membres de la «Confrérie des gaies luronnes et des joyeux lurons» que nous n'avons jamais reniée, nous disons haut et fort : *Cy n'entrez pas, hypocrites bigots / vieux matagots marmiteux boursouflés ; / torcoulx, badaus, plus que n'estoient les Gothz, / ni Ostrogothz, précurseurs des magots : / haïres, cagotz, cafars ampan-touflés, / gueux mitouflés, frapparts escorniflés / befflés enflés, fagoteurs de tabus ; / tirez ailleurs pour vendre vos abus.*

Sache, fiston, que comme Pierre, nous avons construit notre maison et nous avons écouté le coq chanter. Mais à la bonne heure, jamais pour aucun de nous il n'a chanté trois fois!

Regardez, mes amis, nous n'avons pas changé! Ou si peu! s'exclame Aladin, en tendant son verre à Gégé qui vient d'introduire la pipette dans le tonneau de Perrières pour en extraire le vin précieux. Qu'en pensez-vous, Mesdames et Messieurs les notables "soixante-huitards"? C'est vrai! C'est vrai! *Il a raison, il a cent fois raison!* Puisque nous nous retrouvons tous dans cette cave, comme il y a vingt-sept ans, pour déguster le Perrières et *prendre du bon temps.*

La femme du roulier l'avait prédit : nous, les enfants de mai, nous avons tous été cocus, *comme le furent tous nos pères* depuis la révolution. Mais, vois-tu, mon garçon, nous sommes des cocus joyeux! Qu'en dis-tu, fiston ? Remercions le Perrières de ton grand père. Grâce à lui nous avons appris qu'il fallait savoir savourer l'instant présent et que la vie ne méritait d'être vécue que si elle l'était dans le plaisir des sens, même dans les pires moments de la déception. Le mois de mai nous aura au moins appris cela. Epicure nous te restons fidèles, ainsi qu'à toi Horace avec ton *carpe diem*. Et plus encore à toi François et ta *Dive Bouteille*.

Toi aussi, mon garçon, une coupe de Perrières à la main, au plaisir des sens je suis sûr que toujours tu rendras hommage et, qu'après ton père, tu deviendras le plus grand des oenologues et le plus jouisseur des sybarites.

Soudain le visage du fils s'illumine d'un sourire énigmatique et, comme un défi lancé au père, d'un air narquois et provocateur il réplique aussitôt: Je suis le roi Renaud et je pars en guerre contre la viticulture chimique, moi je veux faire du vin bio qui sera bien meilleur encore que celui de mon père. Bravo, fiston, la relève est assurée: *Je conteste / tu contestes / il conteste / nous contestons / vous contestez / ils contestent*.

À cet instant précis apparaît sur la dernière marche de l'escalier menant à la cave son jeune frère souriant: Et moi je suis Jean l'Apôtre. En vérité, en vérité je vous le dis, que le vin soit bio o pas celui qui boira du Perrières n'aura plus jamais soif !

Carbouès peut en dire autant de son vin sacré des Cous-tères, que Jean-Marie Cloutou a partagé avec tant de gens, pense Aladin au moment où il vide son verre. Un vin, couleur du sang

de la vie, aussi puissant, charpenté et généreux que son heureux propriétaire qui, comme le Marcel, en avait fait le symbole de la joie de vivre et du rapprochement des hommes.

Alors Gégé propose qu'à la fin de la dégustation, nous allions tous ensemble en cette nuit de pleine lune rendre hommage, comme le jour où nous nous sommes séparés, à la vigne sacrée des Perrières.

Sans doute allons-nous retrouver dans cette offrande à la terre mère toute la profondeur et la saveur de ce slogan que nous avons fait nôtre: *Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution. Plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour.*

C'est une façon de nous ressourcer et de nous rassurer en nous disant que, malgré le temps passé, nous n'avons rien oublié de notre jeunesse.

Dehors, le Chemin de Saint Jacques donne au ciel étoilé un air de fête. Dans le silence de la nuit, de la colline rocailleuse où trône fièrement la vigne des Perrières, se fait entendre l'envoûtante musique d'un orgue de barbarie jouant le «Chiffon rouge» de Michel Fugain.

[Couyou, octobre 2014]

[ Epílogo de la novela *Touche pas à mon rêve* (*No toques a mi sueño*). Ed. EDILIVRE, Paris 2015 ]

A black and white photograph showing the back of a person wearing a dark hoodie. The person is standing in a crowd of other people, some of whom are also wearing hoodies. The background is a city street with buildings and a sign. The overall mood is somber and anonymous.

ESTA VERSIÓN DEL LIBRO *CENIZAS DE UNA ERA* SE PUBLICA  
EN EDICIÓN ELECTRÓNICA EN EL AÑO 2019.  
REPOSITORIO INSTITUCIONAL SABERULA DE LA  
UNIVERSIDAD DE LOS ANDES, MÉRIDA – VENEZUELA  
[www.saber.ula.ve](http://www.saber.ula.ve) [info@saber.ula.ve](mailto:info@saber.ula.ve)